Booz endormi

Traduction en italien et note à la traduction

*Booz endormi. Italian translation and note to the translation***Riccardo Held**

Édition électroniqueURL : <https://journals.openedition.org/rief/7133>

DOI : 10.4000/rief.7133

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Riccardo Held, « *Booz endormi* », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 15 novembre 2021, consulté le 18 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rief/7133> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.7133>

Ce document a été généré automatiquement le 18 novembre 2021.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Booz endormi

Traduction en italien et note à la traduction

Booz endormi. *Italian translation and note to the translation*

Riccardo Held

RÉFÉRENCE

V. Hugo, *La Légende des siècles* [première série, 1859], I, dans Id., *Œuvres complètes*, éd. J. Massin, Paris, Le Club Français du Livre, 1970, t. X, p. 450-452.

VI – Booz endormi

- 1 Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.
Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.
Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
« Laissez tomber exprès des épis », disait-il.
Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.
Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;

Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.
Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

*

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens.
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.
Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était encor mouillée et molle du déluge.

*

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.
Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.
Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
« Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.
Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
Ô Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.
Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;
Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe.
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »
Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

*

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,

Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
 Quand viendrait du réveil la lumière subite.
 Booz ne savait point qu'une femme était là,
 Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
 Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
 Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.
 L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
 Les anges y volaient sans doute obscurément.
 Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
 Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.
 La respiration de Booz qui dormait,
 Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
 On était dans le mois où la nature est douce,
 Les collines ayant des lys sur leur sommet.
 Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
 Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
 Une immense bonté tombait du firmament ;
 C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.
 Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
 Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
 Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
 Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,
 Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
 Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
 Avait, en s'en allant, négligemment jeté
 Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

VI – Booz nel sonno

- 2 Stremato di fatica Booz si accingeva al sonno
 Aveva tutto il giorno lavorato nell'aia
 Poi sistemato il letto al posto consueto;
 Egli dormiva accanto a moggi traboccanti.
 Il vecchio possedeva campi di grano e d'orzo
 Era, se pure ricco, attento alla giustizia
 E non aveva fango l'acqua del suo mulino,
 Senza detriti il fuoco dentro la sua fucina.
 D'argento la sua barba, come un fiume in aprile,
 Non era avaro né ostile il suo granaio
 E scorgendo una povera donna spigolare
 Diceva – « Fate pure cadere qualche spiga. »
 E camminava puro, via dalle strade oblique,
 Vestito di una candida virtù e di lino bianco
 E dal lato dei poveri i suoi sacchi di grano
 Come fontane pubbliche sembravano fluire.
 Booz era buon padrone e fedele coi suoi,
 Generoso per quanto incline alla prudenza;

Più di un giovane aveva gli sguardi delle donne
Perché un giovane è bello, ma la vecchiaia è grande;
Il vecchio che ritorna alla prima sorgente
Esce da ciò che muta ed entra nell'eterno,
E negli occhi dei giovani si intravede una fiamma
Ma negli occhi di un vecchio noi vediamo una luce.

*

Così dormiva Booz la notte in mezzo ai suoi;
Accanto a macine che parevano macerie
Nel sonno i mietitori erano masse scure.
E questo succedeva in tempi molto antichi.
Un giudice reggeva le tribù d'Israele
La terra, dove errava l'uomo con le sue tende,
Inquieto per le tante impronte di giganti,
Sembrava pregna ancora e molle del Diluvio.

*

Booz con gli occhi chiusi giaceva tra il fogliame
Come un tempo Giuditta, così come Giacobbe,
Quando da uno spiraglio tra le porte del cielo,
Un sogno lentamente discese su di lui.
E in questo sogno Booz vide una quercia
Uscire dal suo ventre e arrampicarsi al cielo
Si snodava una stirpe come in una catena:
Un re cantava in basso, in alto un Dio moriva;
E mormorava Booz con la voce del cuore:
« Da me Signore come è mai possibile?
La cifra dei miei anni ormai è più di ottanta,
E non ho figli e non ho più mia moglie.
Da tanto ormai, Signore, la mia sposa
Lasciato ha il mio giaciglio per il vostro
E ancora siamo avvinti l'uno all'altra
Lei quasi in vita e io morto a metà.
Una stirpe da me, chi lo può credere,
Come potrei avere ancora figli?
Chi è giovane conosce risvegli radiosi
Da ogni notte esce il giorno come da una vittoria
Ma un vecchio trema come d'inverno la betulla;
Sono vedovo, solo, la sera mi è vicina
E al sepolcro, Signore, la mia anima inclina
Come un bue quando ha sete si china verso l'acqua ».
Così diceva Booz tra il sogno e lo stupore,
Volgendo gli occhi a Dio, grevi di sonno.
Come un cedro non sente una rosa ai suoi piedi
Così Booz non sentiva una donna accanto a sé.

*

Mentre dormiva, Ruth, una moabita,
Si era distesa quasi svestita accanto a lui

Sperando non si sa che raggio sconosciuto
 Dalla luce improvvisa del risveglio.
 Booz non sapeva che una donna era lì,
 Né Ruth che cosa Dio pretendesse da lei,
 Freschi profumi uscivano dagli asfodeli
 Su Galgala fluttuavano i soffi della notte.
 L'ombra era nuziale e gravida e solenne,
 Segretamente gli angeli erano certo in volo
 Perché a tratti la notte pareva attraversata
 Da un non so che di azzurro che somigliava a un'ala.
 Il respiro di Booz addormentato
 Si univa all'eco fioca dei ruscelli tra il muschio
 Si era nel mese in cui è dolce la natura
 E i gigli sono in cima alle colline.
 Ruth era assorta, Booz dormiva, l'erba era nera
 E campane di greggi fremevano lontano
 Un'immensa bontà veniva giù dagli astri,
 Nell'ora calma quando i leoni vanno a bere.
 Tutto dormiva in Ur e a Jerimadeth
 Le stelle erano smalto nel cielo oscuro e fondo
 Fine e chiara la luna tra questi fiori d'ombra
 Brillava a occidente e Ruth si domandava
 Immobile, guardando appena sotto i veli
 Che Dio, che mietitore di estati senza fine,
 Avesse, andando via, messo con noncuranza
 Quella falce dorata tra i campi delle stelle.

Note à la traduction

- 3 Je vis depuis plus d'un an dans notre maison dans les collines, éloigné de ma bibliothèque, je ne suis pas un génie des recherches sur le web, qui fonctionne d'ailleurs très mal ici et je tiens donc à m'excuser si je présente un brouillon écrit entièrement de mémoire, sans bibliographie et sans notes, d'un possible essai sur *Booz endormi* auquel je vais essayer de donner une forme acceptable dès mon retour à la vie normale.
- 4 En toute sincérité, je n'ai pas grand-chose à dire sur ma méthode de traduction, elle est plutôt rudimentaire et toujours la même. Je mémorise les vers dans l'original, je les répète à voix haute et dans ma tête jusqu'à ce que je sente que j'ai un moulage vide, métrique, sonore et syntaxique. Cette empreinte vide a la fonction du poteau et du licou qui donnent au cheval la mesure de sa liberté. En partant de ces trois éléments, qui sont déjà un fort indicateur sémantique, j'essaie d'isoler ce qui me semble être le noyau de sens autour duquel tourne le poème et, sachant bien que ce n'est peut-être pas le plus pertinent, et encore moins le seul, je prends le risque de me concentrer sur celui-ci. En d'autres termes, les choix effectués dans cette traduction dépendent presque entièrement de la tentative d'interprétation qui suit. Un petit mot sur les rimes : après tant d'années d'habitude de la traduction, j'ai développé le préjugé que la plus grande fidélité possible à la lettre, le respect de l'unité du vers et l'imitation de la courbe des accents à l'intérieur du vers sont plus importants que les rimes, que

j'accepte pour cette raison seulement quand elles viennent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, sans forcer et sans compromettre la courbe syntaxique et de pensée du poème.

- 5 Vingt-deux quatrains divisés en quatre parties par un astérisque forment la somptueuse machine de persuasion mise en place par Hugo pour faire accepter au lecteur, comme par le rétrécissement progressif d'un cône inversé, la réalité et la coexistence d'éléments contradictoires. Booz se couche épuisé par le travail des champs, il fait son lit à sa place habituelle et cette place est à côté de ses boisseaux débordants, c'est un patriarche qui dort à côté de la source de sa richesse. Le cinquième vers renforce l'information sur son rang, et le vers suivant nous dit que « Il était, quoique riche, à la justice enclin », il n'est pas obéissant à, respectueux de, observant de, parmi les milliers d'adjectifs dont Hugo disposait, et personne n'en avait plus que lui, il choisit « enclin » qui contient un brin de condescendance sociale, un léger mouvement du haut vers le bas. Une inclinaison similaire est celle des épis de maïs lâchés à dessein, du grain versé de ses sacs, de l'argent qui semble couler le long de sa barbe, comme l'eau pure d'un ruisseau. Les quatre négations « pas de fange », « pas d'enfer », « ni avare », « ni haineuse » (les deux dernières renvoyant à la malheureuse « gerbe » qui hante la critique lacanienne) sont cohérentes au processus de clarification, de retour au blanc de la figure de Booz qui, du « pas de fange » de son eau, à sa « probité candide », au « lin blanc » de ses vêtements, s'accomplit avec « la lumière » de son regard au vers 24. C'est comme si, selon la loi d'une logique parallèle, chaque perte, à partir de la moins importante « des épis », à la plus significative « des fontaines publiques », jusqu'à l'irréparable « Le vieillard, qui revient vers la source première », ne faisait qu'enrichir sa personne. La même logique qui régit le vers 18, « Il était généreux, quoiqu'il fût économe » (qui forme un chiasme avec le paradoxe du vers 6), et le vers 19, « Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme » parce que la « flamme » dans les yeux de Booz n'a plus de traces « d'enfer », elle est devenue lumière. Dans cette première partie donc, Hugo fixe spatialement une scène vaguement arcadienne, esquisse la figure de Booz, anticipe avec la « pauvre glaneuse » celle de Ruth et nous familiarise avec une pensée éloignée de la vraisemblance, de la logique et de la consécution temporelle, qui est violée par exemple dans les deux splendides vers « Le vieillard, qui revient vers la source première/Entre aux jours éternels et sort des jours changeants », premier événement d'un élément de transcendance dans le poème. En réalité, le centre de ce récit en vers n'est pas Booz, tout ce qui précède n'est que la préparation de l'entrée en scène de Ruth, sa présence initiant l'une des plus formidables séquences de la poésie française. Ruth est beaucoup plus jeune et en même temps elle est pour ainsi dire plus « ancienne » que Booz, à la fois par sa religion de naissance et par le fait qu'elle est glaneuse, c'est-à-dire qu'elle participe à une forme d'économie extérieure au mode de production dans lequel opère Booz. Ruth est la seule présence humaine dans toute la scène qui soit dans un état de veille, tous les autres sont soit endormis, soit en train de rêver, soit en état d'extase. Ruth est la seule, dans le présent historique du récit qui entre dans une relation consciente avec son environnement. Ruth est la seule à nommer quelque chose. Elle effectue donc une action qui est interdite aux femmes. Mais pas ici. Ruth nomme Dieu deux fois, et nous ne pouvons pas dire avec certitude qu'il s'agisse du même Dieu de Booz, ni que le deuxième « Quel Dieu... » soit le même que le premier, elle nomme l'été, la faucille, l'or et les champs d'étoiles. Tout ce qui est accompli dans cette scène l'est uniquement par la médiation de Ruth. Ruth est le principe même de la médiation. Ruth accueille, génère, intercède. Chez Hugo, le poète est meilleur que l'homme. Il est bien possible

que l'homme s'objective dans Booz comme le prétend Proust, mais pas sa poésie, qui s'objective dans Ruth. Dans le temps narratif de cette scène, il ne se passe rien d'autre que les réflexions et les interrogations de Ruth (la description des moments de la vie de Booz, et de Ruth qui se couche à côté de lui, renvoie à un temps antérieur à la scène et l'annonce de l'ange se produit dans un rêve), et pourtant ce rien est d'une grande ampleur. Dans cette scène tout descend et tout reste, il n'y a rien qui monte au ciel, même le dieu moissonneur nous ne sommes pas sûrs qu'il s'en aille vers le haut. Et le haut même ici est d'un genre particulier. La porte du ciel s'est « entrebâillée », c'est une image trop familière pour le royaume des cieux, elle semblerait plus appropriée à un manoir d'à côté. Booz « tourne » ses yeux vers Dieu, il ne les lève pas. Ruth voit la faucille d'or en regardant « sous ses voiles ». Ce sont de choix linguistiques qui semblent soutenir l'idée d'une réduction du haut à la ligne d'horizon. L'endroit d'où le narrateur observe la scène semble être si élevé que, comme cela se produit lorsque nous observons des images de galaxies, le haut et le bas semblent s'aplatir pour devenir une seule chose. Et nous touchons ici à la stupéfiante impiété païenne dont parle Péguy. Hugo ne met pas en scène la matière de l'Ancien Testament, il ne met pas en scène la matière du Christianisme. Ce n'était pas son intention dès le départ. Le réseau complexe de correspondances qu'il met en place, la quantité d'affirmations proches de l'antithèse et de l'oxymore, la projection de l'histoire dans un temps très lointain qui ne se soucie pas des mille ans qui séparent Booz de Noé et des plusieurs milliers qui séparent Noé de l'âge mythique des géants, nous dit que nous évoluons dans une matière amniotique. Nous sommes dans une période de raffermissement. En ce temps de la narration, non seulement la terre n'a pas encore durci après le déluge, mais les contours des structures psychiques ne semblent pas non plus définitifs. Scène primaire donc, mais surtout scène théâtrale, ici tout est attente, une longue attente, une attente féconde et archaïque et étonnamment actuelle (en répétant Booz par cœur, je ne peux m'empêcher de penser aux attentes épuisantes de Beckett, suspendues entre le créaturel et le transcendant). Dans sa désapprobation véhémement de *La Légende des siècles*, Benedetto Croce capte au moins une vérité lorsqu'il utilise le terme « baroque ». Booz semble présenter en effet une scène picturale baroque. Mais à la différence des allégories baroques dans lesquelles la nature n'est saisie que dans son état figé et l'histoire est perçue du point de vue des ruines (les « décombres » du vers 26), ici quelque chose d'extrêmement vital est sur le point de s'accomplir. La réalisation d'une conciliation impossible, une constellation de l'esprit qui se manifeste toujours là où le nœud de l'incarnation de l'intemporel dans le terrestre fait surface. Tout ce qui entoure ces deux figures constitutives de l'Occident, l'annonciation et l'avènement, est utilisé par Hugo et donne corps à son sortilège. Une intensification de la matière esthétique est nécessaire à la difficile compensation, à la vraisemblance d'un événement qui n'en possède aucune aux yeux de la raison. Plus radical en cela que Goethe lui-même dans *Prométhée*, Hugo ne dit pas à la transcendance de se tenir à l'écart et de ne pas se mêler des affaires humaines, mais presque en silence, sans éclat, il se l'approprie dans sa totalité, il l'incorpore au terrestre. La faux païenne de Saturne, fertile et bénéfique, et la faux destructrice de l'apocalypse, se condensent en une image « Cette faucille d'or dans le champ des étoiles » qui scelle cette appropriation. Une analyse plus poussée et plus longue exigerait la circonstance que le même Hugo, qui donne voix à cette absorption et qui en 1854 réagit furieusement à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, puisse bâtir le dernier vers de *Booz endormi* avec tous les attributs de la représentation la plus canonique de la Sainte Vierge. Le croissant de lune est celui sur

lequel elle pose ses pieds, le champ d'étoiles est sa cape bleue couverte d'étoiles, et l'or est la poussière d'or qui l'enveloppe tout entière. Donc, si Ruth (comme Esther et Judith) est une préfiguration de Marie, Ruth est aussi la même chose que l'image du dernier vers. Et encore plus digne d'un effort d'interprétation serait le mystère de cet adverbe éblouissant du vers 87, « négligemment », sur la fonction duquel je n'arrive pas à formuler une hypothèse soutenable.

RÉSUMÉS

Les pages suivantes proposent une traduction inédite, en italien, d'un poème intitulé *Booz endormi*, tiré de *La Légende des siècles* de Victor Hugo. La traduction est suivie d'une brève analyse dont le but est de souligner la relation très étroite entre l'interprétation générale du poème et les choix individuels du traducteur. Un accent particulier est mis sur la figure de Ruth comme noyau générateur à la fois du récit et des choix lexicaux, métriques et rhétoriques de Hugo.

The following pages offer a previously unpublished translation, into Italian, of a poem entitled *Booz endormi*, taken from Victor Hugo's *La Légende des siècles*, preceded by a brief analysis whose aim is to underline the very close relationship between the general interpretation of the poem and the subjective translation choices. Particular emphasis is placed on the figure of Ruth as the generative core of both the narrative and Hugo's lexical, metrical and rhetorical choices.

INDEX

Keywords : Hugo (Victor), Ruth, annunciation, advent, pagan sickle, translation, poetry

Mots-clés : Hugo (Victor), Ruth, annonciation, avènement, faux païenne, traduction, poésie